

COMPAGNON, ACCOMPAGNER



Je fais partie de l'association pour les soins palliatifs du Tarn-et-Garonne (ASP 82) dont le but est d'accompagner les malades en fin de vie. Cette association comprend cinquante bénévoles. Après une formation de départ et permanente, nous sommes habilités à nous rendre auprès des malades quand la famille en fait la demande. Ce peut être soit à leur domicile, soit en maison de retraite ou à l'hôpital.

Bénévoles, nous sommes complémentaires de tout un réseau de travailleurs sociaux, médecins, infirmiers, qui travaillent à promouvoir dans le milieu médical ce type d'accompagnement. Ils ont aussi à gérer le traitement de la douleur pour un confort maximum.

Cela semble laborieux de faire admettre que, en fin de vie, on est toujours une personne qui peut encore vivre quelque chose, notamment sa mort. Cependant, grâce au travail de l'association, de plus en plus de familles et d'établissements nous accueillent favorablement.

Je vous livre ce qu'il est possible de dire de l'un de mes accompagnements.

J'arrive à l'hôpital où Jeanne, 71 ans, vient d'arriver, très perturbée. Je suis avertie. Elle ne veut pas parler ; les yeux fermés, elle dit ne pas voir et vous envoie vertement les cinq lettres, comme en colère contre tout le monde. Le plus souvent elle est courbée sur la table devant elle, la tête enfouie dans ses bras. Que faire ?

Je n'ai d'autre solution que de lui parler, à tout hasard ! Ce que je fais très discrètement, doucement, en m'approchant tout près. Rien ! Entend-elle ? Silence qui dure, dure ! Et voilà qu'elle relève la tête peu à peu. Sous ses paupières mi-closes je la vois m'observer.

« Je suis heureuse de venir vous voir. » Je me présente. Oh, la tentation de trop parler pour faire du bruit ! Puis je mets ma main dans la sienne, doucement, et nous laissons faire ce contact physique... Silence. Et, comme sa chemise est mal boutonnée, je me hasarde à faire le réajustement. Je m'attends à une tape, mais rien.

A la rencontre suivante je la retrouve en long séjour. Après avoir essayé quelques revers je comprends qu'il ne faut plus lui parler, par exemple, d'une vague parente, sa seule famille.

Je comprends aussi qu'il faut beaucoup de douceur dans les gestes pour ne pas la faire sursauter.

Je garde ses mains dans les miennes et ramène ses cheveux un peu en arrière. Silence.

Puis je vois sa main s'approcher de moi, je la saisis et elle l'entraîne vers sa bouche pour la baiser. Lentement j'inverse le mouvement, très lentement, et à mon tour je baise ses mains. Dans un grand silence. Intensité. Ce geste je ne l'oublierai jamais. Huit jours après, les infirmières, que l'on salue toujours à l'arrivée, m'avertissent que Jeanne est plus fatiguée. Elle est couchée cette fois. A ma grande surprise la voici qui relève la tête pour que je l'embrasse. Je rentre mon inutile « comment ça va ? » et lui redis simplement être heureuse de venir la voir et ce qui me vient du cœur. Puis elle me tourne carrément le dos qui apparaît dénudé et froid. Je me surprends à la masser tout doucement et discrètement « Ça vous fait du bien ? - Oui » Visiblement elle apprécie. Plus tard, alors que la relation semble plus proche, je me risque à lui demander : « Êtes-vous croyante ? » - « Oui » répond-elle paisiblement. Mais à l'évocation de la Vierge Marie elle fait une telle grimace que je me demande ce qui se passe. Je la rassure en lui disant que certaines personnes aiment qu'on en parle. J'apprendrai plus tard qu'elle est protestante.

Ce jour-là, tandis que je lui dis au revoir, elle me prend encore les mains, comme dans une méditation et nous nous quittons. Jeanne est décédée dans la nuit.

Après quelques accompagnements, assez différents, je mesure la difficulté de décrypter les signes que nous envoie le malade, quels que soit son âge et les facultés qui lui restent. Les groupes de parole et les formations nous initient à ce travail de décryptage. Je fais aussi l'expérience que ce qui semble, malgré tout, rester bien vivant, c'est le besoin d'être aimé. Et là, la source est au fond de chacun à inventorier, tant pour le malade que pour l'accompagnant. Écouter, être là, présence fraternelle pour celui qui vit son ultime passage, au service de ce qu'il voudra bien laisser paraître de son désir, de son combat.

L'accompagnement : ne serait-ce pas deux chemins qui s'entrecroisent pour un temps, si court parfois ? Deux chemins sur lesquels on mange ensemble le même pain de la condition humaine. Deux chemins qui se cherchent et se rapprochent pour un temps, sur lesquels on avance en ajustant nos pas, dans le respect de l'autre et la confiance.

Accompagner, dit-on, n'est pas dépasser.

Soeur Marie-Germaine PENA VAYRE

Prieuré Ste Bernadette

St Etienne-de-Tulmont (Tarn-et-Garonne)

** Je signale ici que, en revoyant ce fait dans un groupe de parole comme on en a tous les mois, on m'a dit que j'aurais dû lui demander si elle voulait que je rectifie ce boutonage.*